

RÉFLEXIONS SUR QUELQUES CONCORDANCES LEXICALES ENTRE L'ARMÉNIEN ET LE GREC

§ 1. Se basant sur quelques résultats remarquables obtenus jadis par Holger Pedersen dans le domaine du vocabulaire arménien, Meillet (1936, p. 142 s.) a réuni un nombre imposant de mots limités à l'arménien et au grec, et Solta (1960, p. 462 ss.), qui a situé l'arménien dans l'ensemble des langues indo-européennes, a été en état d'élargir sensiblement cette liste de concordances lexicales exclusives qui unissent ces deux langues.

D'autre part les recherches de ces dernières années sur le vocabulaire grec ont obligé Frisk (1954–1972) et Chantraine (1968–1980) de modifier la vue traditionnelle sur l'origine de certains mots grecs, ce qui a eu des conséquences pour l'appréciation de quelques cas de relations étymologiques entre le grec et l'arménien. Moi-même, constatant que chez Frisk et Chantraine une bonne partie du vocabulaire grec reste encore inexploité ou du moins obscur, j'ai réexaminé complètement ce vocabulaire (Van Windekens 1986) en prêtant surtout attention à une série de phénomènes phonétiques *accidentels* comme les aphérèses, les assimilations, les dissimulations, les haplogies et les métathèses, et en reconnaissant dans plusieurs mots d'anciens composés. Or les résultats de ce nouvel examen du vocabulaire grec portent aussi sur les rapports lexicaux avec l'arménien.

Cependant il est évident que le progrès réalisé dans le domaine de la grammaire comparée du hittite et du tokharien n'est pas non plus resté sans influence sur l'étude des concordances lexicales entre l'arménien et le grec.

§ 2. Dans la présente contribution je voudrais précisément attirer l'attention sur quelques modifications touchant les rapports lexicaux arméno-grecs que les récentes recher-

ches sur les vocabulaires grec, hittite et tokharien ont rendues nécessaires. Ces modifications sont à la fois positives et négatives: elles nous révèlent non seulement de nouvelles concordances lexicales exclusives arméno-grecques, mais aussi l'impossibilité de maintenir certaines concordances du même type passées depuis longtemps dans le domaine commun.

En rapport avec ces cas de modifications je donne aussi quelques exemples de mots arméniens que l'on ne peut qualifier d'apparentés spécialement au grec, mais qui offrent quand même des caractéristiques morphologiques ou sémantiques propres à ces deux langues. J'insiste enfin sur deux mots arméniens dont la perspective étymologique doit être revue. Ces remarques aussi se trouvent inspirées par le progrès récent dans le domaine de la grammaire comparée des langues indo-européennes, surtout de celle du grec.

Il m'est un grand honneur de pouvoir exposer les présentes réflexions dans le numéro du centenaire de l'illustre revue *Handes Am-sorya*: avec l'édition de multiples précieuses monographies comme les ouvrages de Meillet et de Solta (cf. ci-dessus § 1) elle constitue une preuve éclatante de l'activité inlassable des Rév. Pères Mékhitharistes de Vienne en faveur de la civilisation et de la culture arméniennes.

I. Nouvelles concordances lexicales exclusives

§ 3. Depuis longtemps déjà on a rattaché arm. *əmpem*, *əmbem* «boire» à skr. *pībati*, lat. *bibere*, gr. *πίνω*, etc., qui ont le même sens, mais jusqu'ici on n'a pas réussi à voir clair dans la structure phonétique et morphologique du verbe arménien: cf. surtout ici Solta

1960, p. 90 s. Or il correspond minutieusement à gr. ἐμπίς, -ίδος «moustique» (< «qui boit (du sang)») qui, lui, a été tenu pour un dérivé inverse de caractère populaire tiré de ἐμπίνω, aor. ἐμπιεῖν «boire un coup», bien que dans ἐμπίς, -ίδος il y ait manifestement le suffixe -ιδ-. Sans vouloir séparer définitivement arm. *əmpem*, *əmbem* et gr. ἐμπίς de la racine de skr. *píbatī*, etc., il faut quand même reconnaître, je pense, que arm. *əmp-*, *əmb-* et gr. ἐμπ- se superposent l'un à l'autre d'une façon remarquable, de sorte qu'il faut admettre ici un nouvel exemple d'isoglosse arméno-grecque.

Je renvoie à Van Windekens 1986, p. 81, où pour le rapport arm. *ə-*: gr. ἐ- j'attire p. ex. l'attention sur arm. *ənder-k'* = gr. ἔντερά «entrailles». D'autre part il est évident que arm. *ump* «coup (de boisson)» à côté de *əmpem*, *əmbem* dénonce un ancien vocalisme *o (> u devant nasale).

§ 4. Me ralliant à une interprétation de Hamp j'ai expliqué (Van Windekens 1978, p. 294 ss.) arm. *hariwr* «cent» à partir d'un ancien **aritrō-* «nombreux» (arm. *hariwr* «cent» < «grand nombre»), dont **ari-* s'observe aussi dans gr. ἀριθμός «nombre» et qui reposerait comme tel sur un ancien **arito-* (cf. gr. ἀριθμός dans νήριτος «qu'on ne peut compter») élargi secondairement en *-ro-.

Seulement entretemps j'ai réussi, je pense (Van Windekens 1986, p. 85 s.), à résoudre le problème de l'origine de l'adjectif gr. ἐπήτριμος «serré, l'un sur l'autre, dru» (presque uniquement au pluriel) que l'on trouve déjà chez Homère: il faut poser un ancien *ἐπ-ἀριθριμος (pour -η- dans ἐπήτριμος, cf. des composés tels que ἐπ-ήχοος, -ημοιβός, etc.) dans lequel il s'est produit une haplologie π-π > -π; l'ancien *ἀριθριμος comportant le suffixe gr. -ιμος qui sert à la dérivation d'adjectifs, permet de dégager un *ἀριθρο- «nombreux» qui, lui, correspond minutieusement à la forme **aritrō-* sur laquelle repose arm. *hariwr*. Il s'ensuit que l'on ne peut plus considérer ce dernier comme un **aritrō-* pourvu d'un *-ro- secondaire limité au seul terme arménien: l'élargissement en *-ro- de **arito-* caractérise

aussi gr. ἀριθριμος, etc., de sorte que l'on se trouve confronté avec une remarquable nouvelle concordance lexicale entre l'arménien et le grec.

§ 5. Le verbe arm. *imanam* «comprendre» n'a pas reçu une explication satisfaisante jusqu'ici: je ne crois pas que Solta 1960, p. 91 s., ait trouvé la bonne solution en proposant d'y voir la racine indo-européenne bien connue **men-* «penser»; d'ailleurs Solta lui-même renonce immédiatement à son hypothèse en faveur d'un rattachement à tokh. AB *ime* «souvenir, mémoire, fait d'être conscient de qc., conscience» (non pas «Gedanke») avancé par Benveniste: or tokh. B *ime* (< A *ime*) s'explique à partir d'i.-e. **uid-mē(n)* (cf. skr. *vid-mān-* «savoir, sagesse», etc.: Van Windekens 1976, p. 184) et n'a donc rien de commun avec arm. *imanam*.

En réalité arm. *imanam* trouve son explication dans le second terme de l'ancien composé gr. μέρ-ιμνα «pensée, souci, inquiétude». Celui-ci remonte à un ancien **μεν-ιμνα* dans lequel il y a eu une dissimilation v-v > p-v. Tandis que **μεν-* appartient à μένω «rester, tenir bon, ne pas changer», -ιμνα est donc apparenté à arm. *imanam*: il est évident que gr. -ιμνα a été construit sur un thème de présent en nasale. Le sens premier de **μεν-ιμνα* > μέρ-ιμνα a été celui de «reste-pensée, avec la pensée qui reste, qui ne change pas». Je renvoie à Van Windekens 1986, p. 152 s., où l'on trouve aussi les données bibliographiques nécessaires. De toute façon *imanam*: -ιμνα représente une nouvelle isoglosse arméno-grecque.

§ 6. L'explication que propose sous réserve Pokorny 1959, p. 1031, pour arm. *lor* «that flows down, that drops, that falls», *forel* «to distil, to flow down, to drop, to sweat» < i.-e. *(s)ter- «unreine Flüssigkeit; Mist; besudeln; verwesen» est sans aucun doute sémantiquement insoutenable: on n'est donc pas surpris de constater que le mot en question manque chez Solta 1960.

Or le grec possède un terme botanique qui jusqu'ici était resté si obscur que l'on avait même envisagé une origine sémitique, mais

qui à mon avis tire de son isolement arm. *lor*, *forel*. Il s'agit de στύραξ (suffixe -αξ comme dans d'autres termes botaniques grecs tels que δόναξ, ὄμφαξ, σμίλαξ, etc.), avec aussi la forme thématique στύρον, nom d'une résine et de l'arbrisseau qui la fournit. Si l'on tient compte du fait que la résine est une matière qui découle de certains arbres (le pin, le sapin, etc.), il faut reconnaître que pour le sens il y a une concordance parfaite entre arm. *lor*, *forel* et gr. στύραξ. Pour les deux formes il faut poser i.-e. *(s)ter-, avec «s mobile», avec en grec up < i.-e. *er (cf. gr. ἄγυρις de la famille de ἀγείρω) en face de *o(r) dans la forme arménienne.

Comme le *(s)ter- en question présentant le sens de «to flow down, to drop, etc.» ne s'observe qu'en arménien et en grec, à nouveau avec *lor*, etc. et στύραξ, etc. on se trouve devant une isoglosse arméno-grecque inconnue jusqu'ici.

Je renvoie ici à Van Windekens 1986, p. 212 s.

II. Concordances lexicales exclusives à abandonner

§ 7. Aussi bien Solta 1960, p. 125 s., que Meillet 1936, p. 142 et 82, ramène arm. *asr*, gén. *asu* «laine de mouton, toison» à i.-e. **po-k(u)* et la forme arménienne constituerait une isoglosse, surtout pour le vocalisme radical, avec gr. πόκος «toison, flocon de laine». Seulement il y a deux difficultés phonétiques qui obligent à formuler une réserve assez sérieuse sur l'origine indo-européenne **ποκ(ψ)* d'arm. *asr*: il s'agit du traitement arménien d'i.-e. *p et celui d'i.-e. *o. Je renvoie ici à Van Windekens 1980, p. 41 s., où j'ai en même temps avancé l'idée que arm. *asr* s'explique bien mieux comme un emprunt à hitt. **as̥ri*, **ašša-ri*, variante de hitt. *ešri*, *eššari* «toison, laine» (un flottement vocalique e/a s'observe fréquemment en hittite) qui n'a certainement aucun rapport avec i.-e. **poku* ou **poko-*. Je constate avec plaisir que Puhvel 1984, p. 315, tient compte de cette origine d'arm. *asr* et se demande si (dans la forme hittite supposée) le vocalisme a ne trahit pas une influence louvite.

De toute façon cette correspondance d'arm. *asr* avec hitt. *ešri*, etc. est telle qu'il vaut bien

mieux renoncer à ladite isoglosse arméno-grecque *asr*: πόκος.

§ 8. Un des «Musterbeispiele» dans la liste des concordances lexicales exclusives a toujours été celui d'arm. *kamurj* = gr. γέφυρα «pont»: cf. Meillet 1936, p. 142 et Solta 1960, p. 424 s., qui cependant attirent l'attention sur les difficultés phonétiques que soulève cette comparaison. L'explication que j'ai moi-même proposée pour l'opposition arm. -m-: gr. -φ- (Van Windekens 1961, c. 546 s.) ne me semble plus soutenable à présent. Si je suis toujours d'avis que arm. *kamurj* se rattache à i.-e. **g̑em-*, etc. «aller, venir» (cf. lat. *pons* en face de gr. πάτος «chemin battu»), il me semble impossible de rendre compte de gr. γέφυρα à la lumière de la même racine indo-européenne. D'ailleurs pour gr. γέφυρα il faut partir du sens premier de «levées de terre qui contiennent un cours d'eau» attesté chez Homère (au pluriel).

Comme d'autre part la forme primitive du terme grec, je veux dire **δέφυρα* (> γέφυρα sous l'influence de γέφυρα, γόρυρα «canal d'écoulement d'eau, conduite d'eau»), s'explique excellemment à partir d'i.-e. **bheghu-* (cf. lit. *bėgu* «courir», gr. φέβομαι «fuir») qui dans ce cas a subi une métathèse **bh- *g̑u* > **g̑u- *bh* (avec pour **δέφυρα* le sens originel de «cours (d'eau), (Wasser)lauf, etc.»), le terme arménien *kamurj* en doit être séparé définitivement.

Je renvoie ici à Van Windekens 1986, p. 54, où il y a la bibliographie complète.

§ 9. Sur la comparaison de arm. *lor* «caille» avec gr. λάρος, nom d'un oiseau vorace, probablement la mouette (déjà chez Homère), comparaison qui constituerait une concordance exclusive, Solta 1960, p. 421 s., fait remarquer qu'elle ne présente pas un aspect sémantique tout à fait plausible et que, de plus, la voyelle o de la forme arménienne est assez difficile à expliquer, du moins si l'on part d'i.-e. **lā-* «crier».

D'autre part gr. λάρος qui, lui, ne peut être séparé de λῆρος «vains bavardages», peut être interprété excellemment à l'intérieur du grec même: en effet puisqu'il y a aussi gr. λαλέω «bavarder, parler», avec λάλος «bavard», la

arm. *lor*. Dans ce cas on consultera Van Windekens 1986, p. 139, où l'on trouve aussi l'explication de gr. *λάρυγξ* «gorge, larynx» à la lumière du même *λαλ-* avec la même dissimilation.

§ 10. Depuis longtemps déjà la concordance entre arm. *uranam* «nier» et gr. *ἀρνέομαι* «refuser, nier, dire non» a été reconnue comme étant exclusive: cf. Meillet 1936, p. 142 et Solta 1960, p. 385 s. (qui cependant y ajoute, à tort je pense, lat. *orare* «prier» qui se trouve loin pour le sens). Cette comparaison suppose une apophonie **ōr-: *ar-* (si du moins arm. *ur-* remonte à i.-e. **ōr-*) qu'il n'est pas facile à admettre. Ajoutons-y que même Pokorny 1959, p. 62, se demande si arm. *uranam* doit être inclus dans un rapprochement avec gr. *ἀρνέομαι*, etc.

Or gr. *ἀρνέομαι* signifiait donc «refuser, nier, dire non», non pas simplement «nier» comme le verbe arménien, correspond bien mieux à skr. *rāṇa-* «Kampf», av. *rāna-* «Treffen, Kampf, Streit», avec gr. *ἀρν-* < i.-e. **rñ-* en face d'i.-e. **re/ono-* des formes indo-iraniennes. En ce qui concerne le sens de gr. *ἀρνέομαι*, il faut partir de la notion d'alle. *Streit* «querelle, contestation, dispute, conflit, lutte», *streiten* «se quereller, se disputer, lutter» et *abstreiten* «nier, désavouer, refuser de reconnaître, etc.». Voir ici Van Windekens 1986, p. 17 s., avec bibliographie.

III. Mots arméniens à caractéristiques morphologiques ou sémantiques propres à l'arménien et au grec

§ 11. Arm. *cer* «vieillard» trouve un correspondant non seulement dans gr. *γέρων*, mais aussi dans skr. *jārant-*, ossète *zārond*, etc. Mais jusqu'ici la forme thématique de arm. *cer*, gén. *ceroy* < i.-e. **ġero-* était limitée au seul arménien: or il y a le féminin en **ā-* de **ġero-* dans gr. *γραῦς* «vieille femme» < i.-e. **ġrā-sū-*, ancien composé signifiait à l'origine «vieille truie», appellation évidemment injurieuse, attestant la forme apophonique **ġr-* d'i.-e. **ġer-*. Voir ici Van Windekens 1986, p. 57.

§ 12. Arm. *-joyl* «gegossen», second terme de composés comme *oskejoyl* «aus Gold gegossen», *julem* «gießen» appartiennent évidemment à i.-e. **ġheu-* dans gr. *χέω*, lat. *fundere*, got. *giutan*, etc. qui ont tous le sens de «verser» (voir Solta 1960, p. 259). Mais l'élargissement en *-l (-)* des mots arméniens était resté isolé jusqu'ici. Or l'existence en grec d'un ancien **ġhulo-* se rattachant au même **ġheu-* et s'observant, de plus, comme second terme dans un composé (cf. donc arm. *-joyl*) s'est révélée dans gr. *βάκχυλος* = *ἄρτος σποδίτης* (donc «pain cuit dans la cendre») < ancien composé **βακχο-χυλος* devenu *βάκχυλος* à la suite d'une haplogie *χοχυ* > *χυ*. Le sens premier de ce **βακχο-χυλος* a été celui de «*Βάκχος* fondu», c.-à-d. façonné dans le creuset, dans ce cas la cendre. Je renvoie ici, aussi pour la bibliographie, à Van Windekens 1986, p. 35.

Bien sûr, il y a aussi tokh. B **kul-* «cloche» qui, lui-aussi, appartient à i.-e. **ġheu-* «verser» et que pour *-l-* j'ai d'ailleurs comparé à arm. *-joyl* (cf. Van Windekens 1976, p. 240 s.). Seulement il faut reconnaître, je pense, que pour arm. *-joyl* et gr. *-χυλος* la concordance est plus serrée, puisqu'il s'agit dans ce cas de seconds termes de composés: or tokh. B **kul-* n'est pas (encore) attesté dans cette fonction.

§ 13. Arm. *hanum*, *henum*, qui a le sens de «tisser, coudre ensemble», se rattache à i.-e. **(s)pen-* dans lit. *piną* «tresser», v. sl. *piną* «tendre», got. *spinnan* «filer», tokh. A *pānw-*, B *pānn-* «tendre», etc. (cf. Solta 1960, p. 258 s.), mais le sens de «coudre ensemble» («*zusammennähen*») du verbe arménien évoque plus particulièrement gr. *ῥπάομαι* «réparer», dit de vêtements, aussi d'objets, avec des dérivés qui s'appliquent essentiellement à des travaux de couture: *ῥπάομαι* comporte un ancien **ῥπο-πα-*, composé à premier terme **ῥπ(ο)-*s'observant aussi dans gr. *ῥπεδανός* «faible, fragile», et à second terme **-πα-* < i.-e. **(s)pñ-* de la racine précitée **(s)pen-*. Le composé **ῥπο-πα-*, avec haplogie *ποπα* > *πα*, a donc eu le sens premier de «coudre ensemble ce qui est usé».

On consultera ici Van Windekens 1986, p. 96.

IV. Deux mots arméniens exigeant une autre perspective étymologique

§ 14. Jusqu'ici arm. *durgn*, gén. *drgan* «roue de potier» a été comparé à gr. *τροχός* et à v. irl. *droch* qui ont le même sens, ce qui signifie qu'en face de arm. *durgn* on devrait proprement avoir en grec une forme **ῥρώξ*, gén. **ῥωχός*. D'autre part gr. *τροχός* a toujours été mis en rapport avec *τρέχω* «courir», ce qui suppose que la roue «court», objection d'ordre sémantique qui est assez grave, puisque dans *τρέχω* il n'y a aucune trace d'une notion telle que «courir en rond». C'est pourquoi on préférera de rattacher gr. *τροχός* (et v. irl. *droch*) à la racine i.-e. **dhereġh-* qui s'observe non seulement dans gr. *τράχηλος* «cou, gorge» < «partie du corps qui tourne», mais aussi dans arm. *darj*, gén. pl. *darjiç* «Wendung, Umkehr, Rückkehr», *dařnam*, aor. *darjay* «sich wenden, sich drehen» (pour ces mots arméniens, cf. Solta 1960, p. 415, qui renvoie aussi à alb. *dreth*, aor. *drodha* «umdrehen, etc.»). Notons que phonétiquement gr. *τράχ(η)λος* correspond minutieusement à arm. *darj* < i.-e. **dhrġh-*, tandis que gr. *τροχός* et v. irl. *droch* assurent i.-e. **dhroġh-*.

Il est évident que dans cette perspective arm. *durgn* qui ne peut donc appartenir à i.-e. **dhereġh-*, etc., devient un mot plutôt isolé. Je renvoie à Van Windekens 1986, p. 222 (sous *τράχηλος* et *τροχός*), avec bibliographie.

Renvois bibliographiques

Chantraine, P., 1968–1980, Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots, Paris.

Frisk, Hj., 1954–1972, Griechisches etymologisches Wörterbuch, Heidelberg.

Meillet, A., 1936², Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique, Vienne.

Pokorny, J., 1959, Indogermanisches etymologisches Wörterbuch, I, Bern.

Puhvel, J., 1984, Hittite Etymological Dictionary, Berlin-New York-Amsterdam.

Solta, G. R., 1960, Die Stellung des Armenischen im Kreise der indogermanischen Sprachen, Wien.

Van Windekens, A. J., 1961, Sur trois mots arméniens, HA, c. 545–548.

Van Windekens, A. J., 1976, Le tokharien confronté avec les autres langues indo-européennes, I La phonétique et le vocabulaire, Louvain.

Van Windekens, A. J., 1978, Nouvelle note sur arménien *hariwr*, KZ, 92, p. 294–296.

Van Windekens, A. J., 1980, Quelques confrontations lexicales arméno-hittites, *An. Arm. Ling.*, 1, p. 39–43.

Van Windekens, A. J., 1986, Dictionnaire étymologique complémentaire de la langue grecque. Nouvelles contributions à l'interprétation historique et comparée du vocabulaire, Leuven.

«Wit-hūs», Ganzendries 38
3041 Pellenberg-Lubbeek
Belgique

A. J. VAN WINDEKENS